Guillot Claude (dir.),
Histoire de Barus. Le site de Lobu Tua,
I. Études et documents

Paris, Cahiers d'Archipel 30, 1998. 281 p.

Histoire de Barus. Le site de Lobu Tua,
II. Étude archéologique et documents

Paris, Cahiers d'Archipel 30, 2003. 339 p.

Cette recension concerne deux volumes publiés à cinq années d'intervalle dans le cadre des recherches archéologiques franco-indonésiennes menées sous la direction de Claude Guillot de 1995 à 2000 sur le site de Lobu Tua, près de la ville de Barus à Sumatra, sur la côte occidentale au sud d'Aceh.

Barus (ou Pancur, Fanṣūr en arabe) est mentionné dans de très nombreux textes depuis le début de notre ère (le Barusai de Ptolémée ?) jusqu'à l'époque récente, presque toujours associé au camphre, une production du nord de Sumatra exportée dans le monde entier. Souvent contradictoires quant à la localisation exacte de Barus, ces sources littéraires ont fait l'objet de plusieurs études, mais pratiquement aucune recherche archéologique n'avait été menée dans la région de la Barus actuelle. Le site de Lobu Tua est localisé à l'est de l'agglomération ; il est connu par une chronique royale Batak, d'époque tardive, comme étant le site de la ville ancienne, avant sa destruction au début du XIIe siècle et sa reconstruction, 5 km plus à l'est, au lieu-dit Bukit Hasang, une localité où des recherches sont également prévues.

Outre une analyse préliminaire de certains types de matériel issus des deux premières campagnes de fouilles (importations chinoises, céramique sgraffiato et verres), analyse reprise en détail dans le tome II, le premier volume traite essentiellement de certains documents textuels concernant l'histoire de Barus, ainsi que des données historiques et ethnographiques sur les productions locales de camphre et de benjoin qui ont fait la richesse du port médiéval.

Le premier texte est une inscription en langue tamoule trouvée à Lobu Tua (Y. Subbarayalu, « The Tamil Merchant-Guild Inscription at Barus. A Rediscovery », p. 25-33). Datée de 1088, elle mentionne la réunion dans le port de Vârôcu (Barus en Tamoul), de la guilde des « Cinq-Cents », une association de marchands tamouls connue dans la région depuis le IXe siècle. Elle confirme l'identification de la Barus ancienne avec la ville actuelle au moins dès la fin du XIe siècle.

Le second texte est tiré d'un itinéraire arménien entre la Perse et la Chine, probablement daté de 1112, dont dix versions sont connues entre le XIIIe et le XVIIIe siècle (K. Kévonian, « Un itinéraire arménien de la mer de Chine », p. 35-118) ; l'extrait concerne la « Terre de l'Or », entre Ceylan et la Chine, où une quinzaine de ports sont mentionnés, ainsi que leurs principales exportations. L'étude extrêmement documentée des diverses versions de ce bref passage et de l'ensemble des écrits médiévaux, et notamment arabes, sur la région, permet d'identifier la plupart des toponymes mentionnés, y compris Pant'chour / Barus, lieu de production du camphre *fansuri.*

Le dernier chapitre sur les sources littéraires (R. Ptak, « Possible Chinese References to the Barus Area (Tang to Ming) », p. 119-147) discute de l'identification de certains toponymes des textes chinois médiévaux avec Barus, probablement Poluoso / Polü / Polushi / Polu Barus, à l'époque Tang, Binsu / Bianshu / Bincuo aux périodes Song et Yuan, Fansu'er / Banzu'er à l'époque Ming. L'analyse des textes mentionnant le camphre montre par ailleurs que cette denrée n'est associée à Barus qu'à la période Tang, le marché local peut-être tenu ensuite par les négociants arabes ou indiens. En conclusion, cette étude débat de la localisation des toponymes chinois aux diverses périodes.

Après une présentation, essentiellement photographique, de sculptures funéraires en ciment réalisées depuis les années 70 dans les cimetières chrétiens de la région (D. Perret, « Tombes Batak modernes de la région », p. 207-224), les trois derniers chapitres du volume I traitent du camphre et du benjoin, des résines produites dans l'arrière-pays de Barus. Le premier (N. Stéphan, « Le camphre dans les sources arabes et persanes. Production et usages », p. 225-241) recense les principaux textes médiévaux sur le camphre, ses lieux de production, les arbres camphriers, les techniques d'extraction et de transformation de la résine et ses nombreux emplois dans la médecine, la parfumerie, l'embaumement et l'astrologie. Les deux derniers présentent des données ethnographiques sur le benjoin : ses caractéristiques botaniques, les techniques actuelles d'exploitation, les usages et les réseaux de commercialisation locaux et internationaux, avec quelques références aux sources anciennes (E. Katz, « L'exploitation du benjoin dans les hautes terres batak. Situation actuelle », p. 243-264 ; on peut mentionner que ce chapitre est le seul des deux volumes à présenter une carte de localisation de Barus, carte régionale de Sumatra nord qui ne situe pas pour autant la position de Barus dans l'océan Indien, p. 244) ; l'utilisation actuelle du benjoin de Sumatra à Java pour la fabrication de cigarettes ou d'encens, en mélange avec du dammar (M. Goloubinoff, « Senteurs de miel et d'encens. Le benjoin à Java centre », p. 264-280).

À quelques exceptions près, le second volume est un ouvrage collectif écrit sous la direction de C. Guillot et consacré aux recherches archéologiques proprement dites à Lobu Tua.

La première partie (p. 13-30) présente les résultats des six campagnes de fouilles. Le site se trouve aujourd'hui à environ 1 km de la mer, au sommet d'une falaise abrupte dominant une bande de rizières irriguées, un ancien marécage. C'est une enceinte fortifiée rectangulaire d'environ 160 m du côté nord-est, dont toute la partie sud-ouest a

BCAI 21 (2005) Guillot Claude (dir.) : Histoire de Barus. Le site de Lobu Tua, I. Études et documents II. Études et documents, recensé par Axelle Rougeulle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

disparu du fait de l'érosion de la falaise, délimitant une superficie conservée d'environ 2,5 ha. Au total, près de 1 000 m^2 ont été fouillés, mais les dépôts archéologiques ne dépassent pas 60 cm d'épaisseur et ont été entièrement bouleversés par les chercheurs de trésors et les travaux agricoles. Aucune stratigraphie n'a été préservée à l'exception de rares fragments de surfaces d'occupation, ni aucune structure à l'exception de la levée de terre flanquée d'une douve qui constitue l'enceinte de la ville, et le site est en fait uniquement constitué de fosses de pillage. Le matériel est donc entièrement mélangé, mais l'étude des importations chinoises permet de dater assez précisément l'occupation entre le milieu du IXe et le tournant du XIIe siècle. Tout cela explique le caractère pour le moins succinct de ce chapitre, dix pages de texte et cinq illustrations pour six campagnes de fouilles.

Basées sur les sources textuelles, les « Conclusions historiques » (p. 31-68) reprennent la problématique de la localisation de Barus aux diverses périodes de son histoire et suggèrent que ce toponyme désignait peut-être jusqu'au IXe siècle une région exportatrice de camphre située vers la pointe nord de Sumatra, sur les routes maritimes entre océan Indien et mer de Chine. La fondation de Barus / Pansur vers 850 à Lobu Tua, sur la côte occidentale à l'écart des grands axes commerciaux, serait due au désir de se rapprocher de la zone forestière productrice de camphre, comme d'échapper aux intermédiaires chinois et, surtout, au contrôle du royaume de Srivijaya. L'emplacement choisi bénéficiait d'une position dominante, de la présence de deux estuaires accessibles aux navires et de plusieurs sources, et la ville fortifiée pourrait avoir atteint une dizaine d'hectares, avec des bâtiments construits en matériaux organiques. La chronique royale Batak attribue la fondation de Lobu Tua à des Indiens du sud et Barus pourrait effectivement avoir été un comptoir indien lié au commerce du camphre, une hypothèse confortée par la présence de la stèle tamoule des « Cinq-Cents » comme par l'abondance du matériel en provenance du sud de l'Inde sur le site. La même chronique mentionne la présence d'« Arabes » à Lobu Tua ; la diversité du matériel moyen-oriental et les nombreuses références à Fanṣūr dans les textes arabes des IXe-Xe siècles plaident effectivement en faveur de la présence d'une communauté musulmane sur le site, peut-être essentiellement originaire d'Iran bien que des liens avec l'Égypte soient également attestés. Enfin, la population de Barus était aussi très probablement constituée de nombreux javanais et d'autochtones batak. Ces conclusions détaillent également les probables réseaux d'échanges de Barus, avec les autres régions de Sumatra, notamment les ports du nord et la région des mines d'or de Lebong au centre de l'île, avec Java, et probablement le site de Banten, avec le sud de l'Inde et Ceylan, sans doute le port de Mantai, et avec le Moyen-Orient, le golfe Persique et le port de Siraf ; par contre Barus semble n'avoir guère eu de rapports directs avec le royaume de Srivijaya comme avec la Chine. Finalement le port de Barus-Lobu Tua est interprété comme une sorte de petite république indépendante dirigée par une oligarchie marchande, avec une population réduite et interlope à dominante indienne, et peut-être essentiellement masculine. Sa destruction brutale au tournant du XIIe siècle pourrait être due à une attaque venue de la région d'Aceh.

On l'a vu, l'intérêt majeur des fouilles à Lobu Tua réside dans le matériel mis au jour. Même s'il est regrettable que l'absence de stratigraphie empêche toute étude chronologique sur son évolution et donc sur celle des réseaux d'échanges du port au cours de son histoire, ce corpus représente toutefois un assemblage homogène de pièces datées d'une période relativement réduite, *ca* 850-1100, très intéressant comme échantillon de comparaison pour l'étude des sites contemporains de l'océan Indien. Les 4/5e de ce deuxième volume sont consacrés à la présentation de ce matériel, en fait, un catalogue raisonné de tous les types mis en évidence, très largement illustré. Il faut en particulier noter l'abondance des photographies, malheureusement en noir et blanc et parfois d'assez mauvaise qualité, un support qui fait souvent cruellement défaut dans ce type d'ouvrage.

Environ 600 kg de tessons de céramique ont été recueillis à Lobu Tua, dont une part importante est constituée de productions indiennes, assez mal connues par ailleurs (p. 69-102). Ce matériel aurait été importé à Barus, non pas comme un produit commercial, mais plutôt comme une commodité destinée à la communauté indienne locale, et comprend de nombreux types purement utilitaires, jarres, pots et marmites, à pâte rouge ou noire, dont la plupart trouvent des parallèles avec des sites du sud de la péninsule et de Ceylan.

Près de 17 000 tessons de céramique chinoise ont également été recueillis. L'étude réalisée par M. F. Dupoizat (p. 103-169 ; voir également dans le vol I, p.149-167) montre que ces importations comprennent de nombreuses productions des fours du sud de la Chine et sont datées du milieu du IXe au tout début du XIIe siècle : ce sont surtout des pièces de vaisselle, grès verts de Yue, productions diverses du Guangdong et notamment des fours de Xicun, porcelaines *qingbai* de Jingdezhen. Les jarres en grès sont par contre relativement moins nombreuses que les jarres indiennes ou moyen-orientales ce qui pourrait indiquer que les relations du port se faisaient essentiellement avec ces deux régions, les contacts avec la Chine n'étant qu'indirects.

La céramique moyen-orientale est beaucoup moins abondante : environ un millier de tessons qui viennent presque tous du golfe Persique et peuvent être datés en deux grandes périodes (p. 171-195). Les jarres non glaçurées à décor incisé, un type attribué ici aux fours de Siraf, seraient antérieures au début du XIe siècle, de même que les pièces à glaçure bleue ou blanche opaque, deux productions abbassides bien connues. Les autres pièces glaçurées sont des sgraffiatos iraniens, à décor presque toujours hachuré, un type postérieur à l'an mille qui représente plus de la

BCAI 21 (2005) Guillot Claude (dir.) : Histoire de Barus. Le site de Lobu Tua, I. Études et documents II. Études et documents, recensé par Axelle Rougeulle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

moitié du matériel islamique du site (voir également dans le volume I, p. 169-188, D. Perret et S. Riyanto, « Les poteries proche-orientales engobées à décor incisé et jaspé de Lobu Tua. Étude préliminaire »). Comme pour le matériel indien, la présence de ces nombreux bols sgraffiato sur un site où les porcelaines étaient pourtant facilement accessibles témoigne probablement de la présence d'une importante communauté moyen-orientale à Lobu Tua.

Enfin près d'un tiers des céramiques mises au jour sont des productions locales ou régionales, un type très particulier à pâte extrêmement poreuse, formes indianisantes et décor incisé rudimentaire, présenté ici pour la première fois ; son origine précise n'est pas encore établie (p. 197-221).

Outre les céramiques, les fouilles ont également livré un abondant matériel en verre. Ce sont plus de 9 000 fragments, généralement soufflés et à décor moulé, gravé ou marbré, dont la plupart des pièces identifiées viennent du golfe Persique, certaines de la Méditerranée orientale (pp. 223-270 ; voir également dans le volume I, p. 189-206, C. Guillot et S.Ch. Wibisino, « Le verre à Lobu Tua. Étude préliminaire »). Les chapitres suivants (p. 271-302) traitent des petits objets du site, perles en pierre et en verre, éléments de fer et de bronze, or, fragments de pierre et brique, monnaies. Trois petites monnaies en or seulement ont été recueillies en fouille, représentant une fleur de santal stylisée à l'avers, un caractère en *devanagari* stylisé au revers, mais de nombreuses trouvailles de ce type, en or ou en argent, ont été faites sur le site depuis le XIXe siècle ; l'étude réalisée sur l'ensemble de la documentation permet de penser que ces monnaies étaient probablement émises à Lobu Tua même, à partir de l'or des mines sumatranaises de Lebong, une hypothèse confortée par la présence de moules sur le site, ce qui fait de Barus le seul État de toute l'île de Sumatra à avoir disposé d'une monnaie avant l'ère musulmane, aux Xe-XIe siècles. Dû à L. Kalus, le dernier chapitre du volume II présente les sources épigraphiques musulmanes de Barus, trente-six stèles funéraires réparties dans quatre cimetières des environs du site (p. 303-338) et datées des XIVe-XVIe siècles.

Axelle Rougeulle
CNRS - Paris

BCAI 21 (2005) Guillot Claude (dir.) : Histoire de Barus. Le site de Lobu Tua, I. Études et documents II. Études et documents, recensé par Axelle Rougeulle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net